



HAL
open science

Contribution à l'anthropologie des usages du numérique

Pascal Plantard, Marianne Trainoir

► **To cite this version:**

Pascal Plantard, Marianne Trainoir. Contribution à l'anthropologie des usages du numérique. Le numérique en sociétés - M@rsouin, 2012, 2, pp.175-195. hal-01739773

HAL Id: hal-01739773

<https://hal.science/hal-01739773>

Submitted on 5 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Plantard Pascal
Université Européenne de Bretagne – Rennes 2
Place du Recteur Henri Le Moal – CS 24 307
35 043 Rennes Cedex
02 99 14 19 67
pascal.plantard@uhb.fr
marianne.trainoir@uhb.fr

Contribution à l'anthropologie des usages du numérique

Pascal Plantard – Marianne Trainoir

CREAD – Université Rennes 2

Résumé

De l'expérience ethnographique de terrain au travail collectif pluridisciplinaire, cet article livre les réflexions épistémologiques, méthodologiques et conceptuelles de l'équipe CREAD-M@rsouin qui développe une approche anthropologique des usages du numérique dans le champ de l'e-inclusion.

Mots clefs : Anthropologie, Ethnographie, Usages, Numérique, Immersion

Sommaire

1. Réflexions épistémologiques autour d'une définition anthropologique de l'usage
2. Constructions et déconstructions ethnographiques
 - 2.1. Constructions ethnographiques : qu'est-ce que « faire du terrain » ?
 - 2.1.1. L'immersion comme méthode
 - 2.1.2. Observation et conversation : la dynamique ethnographique

- 2.1.3. Une démarche inductive et itérative
- 2.1.4. Apprivoisements
- 2.1.5. Ecritures et restitutions
- 2.2. Déconstructions « technographiques »
 - 2.2.1. Mimésis
 - 2.2.2. Technographies
- 3. Les trois pouvoirs relationnels des usages
 - 3.1. Du cas au concept
 - 3.2. Le pouvoir de renforcement
 - 3.3. Le pouvoir de dévoilement : la technologie comme miroir
 - 3.4. Le pouvoir de lien : des tribus et des normes
- 4. Conclusion

L'anthropologie des usages se propose de donner un sens global aux usages des technologies numériques avec en toile de fond la notion de civilisation plutôt que celle de société. Ceci n'a de sens que si l'on s'attache à l'étude des usages effectifs en contraste avec les usages prescrits, les discours communs et les représentations dominantes. Cela demande d'être créatif méthodologiquement pour aller observer au plus près les pratiques réelles des usagers dans leurs environnements quotidiens. L'équipe de recherche e-inclusion CREAD-M@rsouin met donc en œuvre des méthodologies immersives faisant bien sûr référence à l'ethnographie mais aussi à la recherche-action. Cet article se propose de définir les enjeux épistémologiques, méthodologiques et éthiques inhérents à ce type d'approche. Dans un premier temps nous définirons, sur les plans épistémologiques et conceptuels, l'anthropologie des usages. Puis, nous développerons ce que nous entendons par « faire du terrain » afin de

montrer comment on passe d'un terrain singulier au travail de recherche en équipe, puis à des conceptualisations plus globales.

1. Réflexions épistémologiques autour d'une définition anthropologique de l'usage

Lorsqu'on aborde la question des usages des technologies, les deux approches les plus généralement adoptées en France sont celles de la sociologie et de la psycho-ergonomie.

La sociologie pointe souvent la réflexion sur ce qui est fait ou non avec l'ordinateur et sur internet. L'interprétation des traces laissées sur internet et les approches quantitatives sont fréquemment privilégiées au détriment du travail empirique, de l'observation effective des pratiques numériques. La sociologie des usages construit alors trop souvent des typologies qui réduisent la personne à ses usages du numérique en oubliant les autres déterminants sociaux. Ceci la conduit à une relative fascination techno-imaginaire se focalisant sur l'innovation, les usagers « geeks » et délaissant les non-usagers ou les « drop-out »¹. La lecture de l'ouvrage « Communiquer à l'ère numérique » (Granjon et Denouël, 2011) nous conforte dans ces analyses. *« La difficulté est évidemment d'envisager de manière dialectique sociogène et technogène. Et cette dialectique-là, il faut essayer de la saisir dans toute sa complexité, et notamment de l'actualiser dans des dispositifs méthodologiques mixant des appareils de preuves variés. La rupture essentielle c'est, je crois, le refus des discours qui font l'économie du travail de terrain. Se départir de l'essayisme et s'appuyer sur un travail empirique sérieux, au plus près des pratiques sociales, me semble être essentiel »*².

¹ Il s'agit du phénomène d'abandon d'une technologie préalablement utilisée ou de déconnexion volontaire (drop-out) à internet ou au téléphone portable (Anderson, 2004 ; Jauréguiberry, 2006 ; Turkle, 2011).

² Interview de Julie Denouël, Internet Act, 15 juin 2011[en ligne]

<http://www.internetactu.net/2011/06/15/julie-denouel-et-fabien-granjon-les-usages-en-question/>

En ce qui concerne la psycho-ergonomie, beaucoup de travaux semblent postuler qu'il faut améliorer ou compenser un manque vis-à-vis des technologies préexistantes ou encore les adapter à un type de déficience ou de handicap. Ceci nous renvoie, si l'on n'y prend pas garde, à une vision mécaniste et descendante des usages des TIC dont l'efficacité est plus que contestable lorsqu'il ne s'agit plus de compenser un manque mais d'imaginer une technologie véritablement nouvelle ou de comprendre comment fonctionne le processus d'adoption d'une technologie. Le courant de la psycho-ergonomie qui attire le plus notre attention depuis quelques années est celui qui se focalise notamment sur l'acceptation des technologies. Il utilise souvent le *Technology Acceptance Model – TAM* – (Davis, 1989) qui insiste sur l'importance des perceptions des usagers vis-à-vis des technologies en particulier la facilité d'usage perçue et l'utilité d'usage perçue. Pourtant, ce modèle présente 2 biais³ :

- une vision rationaliste de l'humain,
- une modélisation techno-centrée (qui part de la machine) et non anthropo-centrée (qui se fonde sur l'activité située de l'utilisateur).

Or, l'humain se défend de la rationalisation mortifère par la production permanente d'émotions qui, avec force, influent sur les échecs et les réussites dans la manipulation des instruments par les usagers. Ainsi, les émotions sont absolument primordiales dans l'acceptation d'une technologie⁴. « *La prise en compte des émotions dans des conditions réelles peut être riche pour interpréter la dynamique de l'activité et les mécanismes de régulation mis en œuvre par les individus* » (Ribert-Van de Weerd, 2003). Cette prise en compte par la psycho-ergonomie de la dimension émotionnelle de l'usage forme une des passerelles scientifiques majeures entre la psychologie et l'anthropologie.

De leur côté, les machines, si on adhère un tant soit peu à la théorie de l'acteur-réseau de Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour, sont des dispositifs sociotechniques non-

³ Cf. chapitre d'Eric Jamet dans le présent ouvrage.

⁴ C'est ce que démontrent les travaux de Florence Février, auteure d'un chapitre dans le présent ouvrage, sur les usages des Environnements Numériques de Travail (ENT).

stables, objets de perpétuelles traductions. « *Par traduction on entend l'ensemble des négociations, des intrigues, des actes de persuasion, des calculs, des violences grâce à quoi un acteur⁵ ou une force se permet ou se fait attribuer l'autorité de parler ou d'agir au nom d'un autre acteur ou d'une autre force* » (Akrich, Callon et Latour, 2006). Ainsi, le terme « machine » reste fidèle à son origine étymologique c'est à dire « invention ingénieuse ». Le sens que nous lui donnons dépend des représentations que nous nous faisons de l'objet fini mais aussi des discours à son propos portés par les acteurs-réseaux, discours par essence volatiles.

Notre démarche anthropologique vise à recadrer nos travaux sur le lien social. Nous analysons les pratiques numériques des individus pour décrire et comprendre la construction des liens sociaux, ce qui nous conduit à réinvestir les cadres théoriques classiques de l'anthropologie et de la psychosociologie tels que les pratiques culturelles, les sociabilités, les identités sociales. Du point de vue de l'anthropologie sociale, il ne s'agit plus seulement de nous interroger sur ce que font les gens avec les TIC mais plutôt sur ce que ces pratiques nous apprennent des phénomènes sociaux. Les usages forment les multiples interfaces entre les sujets, les objets et la société qui les entourent. Les usages des technologies sont aujourd'hui un champ de recherche très particulier car, comme l'a souligné l'anthropologue Georges Balandier (1986), notre imaginaire n'a jamais été autant branché sur la technique. Les techno-imaginaires forment les grands récits mythologiques qui servent de références symboliques aux représentations sociales que nous avons des ordinateurs et d'internet. Dans ce sens, la représentation sociale désigne les images de la réalité qui sont partagées par toutes les personnes d'une société. Positives ou négatives, ces représentations dépendent de l'image première qu'on se fait des technologies. Elles vont évoluer à travers nos expériences avec les

⁵ Le mot acteur doit être pris dans sa signification sémiotique donnée par Greimas. Selon lui, l'acteur correspond à toute unité discursive investie par des rôles qui peuvent être multiples et évolutifs. Comme la notion de force, celle d'acteur n'est pas limitée à l'univers humain (Greimas et Courtès, 1979).

machines, à la fois dans la dimension cognitive et instrumentale de la rationalité et de la manipulation, mais aussi dans la dimension psychique à travers les émotions éprouvées. Ces techno-imaginaires sont plus ou moins actifs en fonction des périodes de l'histoire et des temporalités de socialisation des usages. Ils sont autant les révélateurs que les mécanismes des processus de civilisation décrits par Norbert Elias dont l'étude magistrale des manuels de savoir-vivre démontre que si, initialement, les bonnes manières signaient les divisions sociales, elles se sont ensuite imposées comme normes symboliques autour de considérations beaucoup plus éthérées comme l'hygiène ou la morale. Nous cherchons, par l'observation empirique des pratiques effectives du numérique, à comprendre ce qui fait civilisation lorsque ces techno-imaginaires initient des pratiques numériques qui se sédimentent en usages. « *Ainsi s'accomplit dans chaque individu, en raccourci, un processus qui dans l'évolution historique et sociale a duré des siècles et dont l'aboutissement est la modification des normes de la pudeur et du déplaisir* » (Elias, 1973). On ne peut s'empêcher d'associer la « pudeur » contemporaine aux questions que pose l'explosion des images privées sur internet et le « déplaisir » au phénomène des drop-out.

Nous définissons les usages comme des ensembles de pratiques socialisées. Cette formule stabilisée sert d'appui au travail collectif. Le terme « ensemble » suggère des questions de seuil. Les usages fondent de nouvelles normes⁶ autour desquelles se créent les sociabilités. Les millions de connexions à Wikipédia ou à Facebook témoignent d'usages sociaux installés. A l'inverse, malgré les discours ambiants sur l'arrivée massive et imminente des mondes virtuels, Second Life n'a trouvé, en comparaison, qu'un public relativement restreint. L'adjectif « socialisées » renvoie donc à des questions de constructions collectives et à l'étude des processus d'adoption des normes culturelles, ce qui nous conduit à replacer les usages des TIC

⁶ La norme est envisagée comme un repère symbolique et non comme frontière (Becker, 1985).

dans les contextes socio-historiques. Le terme « pratiques » pose les questions méthodologiques que nous abordons plus largement dans cet article.

2. Constructions et déconstructions ethnographiques

L'expérience ethnographique est une pratique de recherche située. Ce chapitre central est donc découpé en deux parties dont Marianne Trainoir signe seule la première. Cette précision faite, vous saurez qui se cache derrière le « je », pronom souvent banni de l'écriture académique, mais qui nous a ici paru indispensable pour éclairer authentiquement le lecteur sur les questions de méthode, d'éthique et de cheminement intellectuel.

2.1 Constructions ethnographiques : qu'est-ce que « faire du terrain » ?

Dans ce premier point, j'aborde les questions méthodologiques soulevées par l'approche ethnographique des usages du numérique, à travers le récit d'une recherche particulière menée sur les représentations et les usages des TIC par les publics en errance, sur le territoire rennais, depuis septembre 2009.

L'errance désigne une forme « totale »⁷ et aliénante d'exclusion qui concerne à la fois les personnes sans domicile fixe (SDF) et la part de la population vivant dans de telles conditions de précarité qu'elle se trouve dans l'impossibilité de prévoir son avenir. Ainsi, les services spécialisés dans l'accueil et l'accompagnement des SDF sont largement fréquentés par des personnes logées mais qui, cumulant les difficultés, nécessitent une intervention sociale particulière. L'impossibilité de se projeter entraîne une incapacité à habiter (notamment les espaces intimes et domestiques) qui les conduit à occuper singulièrement les espaces publics.

⁷ En référence à « l'institution totale » (Goffman, 1968). Il n'y a pas, dans l'errance, d'enfermement institutionnel mais un ensemble de contraintes structurelles, institutionnelles et interactionnelles qui pèsent si lourdement sur l'individu que celui-ci se trouve désresponsabilisé et déshumanisé. Cependant, il convient de souligner l'extrême hétérogénéité des situations vécues.

Elles ont, pour la très grande majorité d'entre elles, connu la rue au cours de leur carrière⁸ d'errance.

Il s'agit, tout d'abord, de voir ce que ces publics font avec les technologies dans leurs environnements quotidiens et le sens qu'ils donnent à ces pratiques. Dans un deuxième temps, il nous faut interpréter collectivement ces données pour éclairer la manière dont se (dé)construisent les liens sociaux et apporter notre contribution à la compréhension des mécanismes d'exclusion/inclusion. Les premiers résultats montrent comment les instruments technologiques sont fétichisés dans les processus de construction identitaire et de résistance au stigmat. Les TIC permettent aux personnes en errance de mettre en œuvre un certain nombre de stratégies pour maintenir une image suffisamment positive d'elles-mêmes pour préserver leur désir de vivre. Les plus jeunes, par exemple, affichent ostensiblement des téléphones portables et des lecteurs mp3 pour reléguer l'étiquette de SDF au second plan et construire leur identité de « jeune » (Plantard et Trainoir, 2011).

2.1.1 L'immersion comme méthode

L'observation des pratiques « réelles » nécessite un travail en immersion dans les terrains, au plus près des acteurs. Il s'agit d'accéder à la géographie et à la subjectivité de l'autre. La géographie de l'autre désigne les endroits que la personne fréquente mais aussi la manière dont elle se les représente, les assemble et la fonction qu'elle leur attribue. Cette géographie ne se base pas seulement sur des données physiques mais également sur des données sensibles : elle prend en compte les espaces rêvés, les espaces imaginaires, les souvenirs et les lieux du quotidien. Si je partage avec les personnes enquêtées le même environnement quotidien (le centre-ville rennais), nous en avons une appréciation tout à fait différente. Cela implique d'aller à la rencontre de l'autre dans son environnement propre dans une démarche empathique. L'ethnographie permet d'observer directement les conduites des

⁸ La notion de carrière désigne le processus social dans lequel l'individu fait à la fois l'expérience de la rue et construit sa propre représentation de cette expérience. Elle a notamment été développée par Howard Becker (1985) dans le cadre de ses études sur la déviance.

individus, d'avoir accès aux aspects implicites contenus dans les pratiques les plus banales. Elle permet également, par la multiplication des situations de parole, d'assouplir la relation d'enquête. L'investissement systématique des lieux d'accueil de l'errance qui composent la « *géographie du savoir survivre* » (Zeneidi-Henry, 2002) en tant qu'observatrice participante et l'instauration d'une relation ouverte d'écoute et de dialogue sont donc mes principaux outils d'investigation.

Dans un premier temps, choisir les structures d'aide sociale⁹ comme terrain d'enquête m'a permis d'accéder à une population que l'on côtoie sans la fréquenter. En effet, pour les personnes en errance, la rue est un lieu de vie. Or, nous n'entrons pas chez autrui sans y avoir été invité. Nous ne pouvons que le saluer respectueusement en respectant la distance de bienséance requise entre « voisins » mais cela nécessite déjà une reconnaissance, au moins physiologique. Visibilité n'est pas synonyme de disponibilité relationnelle... La rue est également un lieu de « travail »¹⁰. Or, on ne dérange pas plus les personnes sur le lieu de travail que sur leur lieu de vie. La temporalité longue de l'enquête, en favorisant la reconnaissance mutuelle, a ouvert la porte à des échanges « hors les murs ». Pourtant, les rencontres prolongées dans l'espace public, pour les raisons évoquées ci-dessus, sont relativement rares. Les rencontres dans les squats le sont plus encore, d'abord parce qu'ils sont réticents à dévoiler ces adresses illégales, ensuite parce que j'ai parfois, par prudence, refusé de me rendre seule dans des squats éloignés ou isolés.

2.1.2 Observation et conversation : la dynamique ethnographique

Les techniques de l'observation participante et de l'entretien qualitatif ont fait l'objet de nombreux débats et publications. Ce que je tiens à souligner dans cet article, c'est la

⁹ J'ai ainsi visité et me suis entretenue avec les responsables de l'ensemble des structures publiques et associatives d'aide aux personnes en situation de grande pauvreté qui œuvrent sur le territoire rennais ; et ai investi de manière systématique, pendant plusieurs mois, trois structures d'accueil : un restaurant social, un accueil de jour et un accueil de soirée.

¹⁰ La manche et la vente de journaux, par exemple, sont présentées comme des activités relevant du travail avec une organisation et des règles bien définies.

spécificité de l'entretien ethnographique lorsqu'il s'apparente à la conversation. Derrière ce terme, il y a l'idée d'équilibrer l'interaction en gommant les écarts d'âge, de genre et d'origine sociale. Bien sûr, on ne peut masquer ces aspects de notre identité mais ils ne doivent pas servir l'injonction au dialogue qui conduit à une relation de type dominant/dominé. Ainsi, on peut appeler entretiens ethnographiques l'ensemble des « *interactions discursives délibérément suscitées par le chercheur* » (Olivier de Sardan, 1995). Nous insistons alors sur la différence entre parole « suscitée » et parole prescrite. Le chercheur « *épouse les formes du dialogue ordinaire* » (Althabe, 1990) pour réduire l'artificialité de la situation en évoluant sur un registre d'énonciation familial. Cela suppose de partager, a minima, un langage et des codes comportementaux qu'on ne peut acquérir que par « imprégnation », à travers une présence prolongée sur le terrain. Cette première phase de l'enquête correspond au moment de la rencontre, de l'apprivoisement mutuel et de la négociation des statuts. Elle se poursuit tout au long de la recherche. On doit, évidemment, lui juxtaposer des moments de prise de distance. L'observation est, au fur et à mesure, rendue dynamique par la conversation : le chercheur déclenche des discours par des petites phrases, des postures ou des activités (par exemple : mise en place d'ateliers mobilisant les technologies à destination des publics)¹¹. La notion de « *participation observante* » apparaît alors fréquemment comme une figure de style ayant vocation à souligner un investissement interactionnel important (Soule, 2007).

Par ailleurs, la multiplication des situations de parole permet de dédramatiser la relation d'enquête. J'ai en effet éprouvé un certain nombre de difficultés à instaurer un dialogue en face à face dans le cadre formel de l'entretien de recherche tel qu'on le conçoit habituellement. Tout d'abord parce que je n'ai jamais osé poser de question sur ce que je

¹¹ J'ai co-animé, de mars à juin 2010, dans une structure d'accueil de jour, un atelier « morphing ». Cet atelier est, à lui seul, un système complet de recueil de données. Dans ce type de démarche, l'ethnographie s'oriente vers la recherche-action qui se doit d'associer activement les acteurs.
Cf. Trainor M., (2011), « L'e-dentité en question », *Pour en finir avec la fracture numérique*, Fyp Editions

supposais causer souffrance à mes interlocuteurs. De leur côté, une certaine méfiance les incite à ne pas trop se livrer. Les premiers témoignages sont souvent du « préfabriqué » et prennent la forme d'un « curriculum de zonard » qu'ils servent, au besoin, aux administrations et intervenants sociaux qui posent inlassablement les mêmes questions. Ce type de discours, réponse à l'idée qu'ils se font de la demande institutionnelle, n'a que peu d'intérêt pour le chercheur en sciences humaines, sauf à observer les décalages importants qui existent entre les différentes présentations de soi.

2.1.3 Une démarche inductive et itérative

Les différentes méthodologies de recherche reposent sur deux modèles : le modèle hypothético-déductif et le modèle inductif. Dans le premier, le chercheur élabore en amont problématiques et hypothèses. Dans le second, ce sont les observations et le terrain lui-même (s'imposant dans un rapport d'étonnement) qui orientent les questionnements. Le mouvement d'investigation d'inspiration inductive, ouvert à l'inattendu, permet une construction souple et progressive de l'objet d'étude. Il valorise l'exploration et élabore une connaissance holistique de la réalité (au sens méthodologique). Cela suppose un va et vient permanent entre le chercheur et son terrain :

- au niveau conceptuel, entre données et problématique, entre interprétations et résultats.
- au niveau méthodologique. A des périodes de présence intense sur le terrain (tous les jours, plusieurs heures par jour, pendant plusieurs semaines) succèdent des périodes de relative absence consacrées au travail en équipe et à l'écriture.

2.1.4 Apprivoisements

« Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens... »

- Créer des liens ?

- *Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde... [...]*

- *Que faut-il faire? dit le petit prince.*

- *Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près... »*

Saint-Exupéry A. (1943) *Le Petit Prince, chapitre XXI*

L'usage du terme « apprivoisement » m'a parfois été reproché car il laisserait à penser que je considère l'autre comme une bête sauvage. Il me semble pourtant tout à fait approprié pour décrire le long parcours menant de la rencontre à la confiance nécessaire à l'interaction qui caractérise le travail ethnographique. En effet, le terme apprivoisement ne correspond pas, selon moi, à l'idée d'une domestication forcée faisant éventuellement appel à des méthodes violentes. A l'instar de ce que décrit Antoine de Saint-Exupéry, il s'agit de « *créer des liens* » et d'obtenir la permission¹² d'enquêter. Le processus d'apprivoisement est réciproque et doit permettre de dépasser tous les effets de stigmatisation que l'on prétend observer. L'objectif est d'entrer dans la catégorie de ceux que Goffman (1975) nomme les « *initiés* », c'est-à-dire les personnes devant qui l'individu n'a plus besoin de cacher son stigmate car il se sait pleinement accepté.

¹² Pour enquêter, on doit obtenir à la fois l'accord officiel des institutions et le consentement personnel des acteurs, ce qui est tout à fait différent. Je suis entrée sur le terrain en tant que stagiaire de la direction des services sociaux de la municipalité. Cela m'a indéniablement ouvert des portes mais également placé du côté des autorités. Ainsi, les responsables de structure ont pu me donner la permission officielle d'enquêter mais, par prudence, me restreindre l'accès à certaines informations. Même une fois ce consentement obtenu, ce sont toujours les enquêtés qui choisissent ce qu'ils disent et ce qu'ils taisent. Ils contrôlent l'accès à l'information et peuvent le bloquer en cas de malentendu ou de conflit.

De l'apprivoisement...

Jacques porte sur lui les marques de la rue, de la prison et de l'alcool. Les premières fois que je le rencontre, et cela dure plusieurs mois, il joue à me faire peur. Il m'appelle « *jeune fille* » et me raconte ses histoires d'horreur : meurtres, trafics, dépendances, incarcérations... qui ne sont pas vraiment des secrets. Ce qu'il aimerait dire c'est la douleur que cela lui cause maintenant qu'il vieillit. Au bout de plusieurs mois, nous y arrivons. Il m'appelle désormais par mon prénom. « *Tu sais, moi, personne m'embête jamais mais c'est pas parce que les gens me respectent. C'est parce qu'ils ont peur de moi. Parce que j'ai toujours un couteau ou un flingue sur moi. Pourtant je suis pas quelqu'un de méchant* ». L'expression de cette extrême solitude et de cette tranquillité mal acquise sont une véritable marque de confiance tant il lui apparaît plus difficile de dire la souffrance que de choquer la jeune femme timide qu'il perçoit au départ (Journal d'enquête, avril 2011).

Ethique et déontologie

Les SDF sont des « stars de la pauvreté », les figures emblématiques de « la crise » qui envahit les discours publics et médiatiques. A ce titre, ils sont très sollicités par tout un ensemble de chercheurs, stagiaires ou journalistes qui ont parfois peu de considération sur ce que leur activité engendre comme risques et perturbations pour ces personnes en souffrance. La question éthique de l'exploitation de la misère doit absolument être posée. L'immersion vise à observer « au plus près », mais on ne peut prétendre observer « de l'intérieur ». Ainsi, contrairement à ce qu'ont affirmé certains auteurs, journalistes ou universitaires¹³, on ne peut prétendre expérimenter les conditions de vie des SDF. On peut éventuellement éprouver la faim, le froid voire la peur suscitée par le fait de devoir passer une nuit dehors. En revanche, on ne connaîtra jamais le dénuement, l'incertitude et l'expérience de la honte qui marquent

¹³ C'est le cas, par exemple, du journaliste Hubert Prolongeau qui a publié un ouvrage intitulé *Sans Domicile Fixe* en 1993. Ce livre relate une expérience de quatre mois qu'il a passés dans la rue avec les SDF. Sur le plan de la déontologie, c'est plus que contestable car il n'avance pas en « observateur masqué » (observateur qui est là sous sa véritable identité mais cache ses objectifs de recherche) mais ment véritablement sur son identité pour piller l'autre sous couvert de témoigner en parlant « au nom de ».

leur situation. Même en partageant leur quotidien pendant plusieurs semaines, on ne peut oublier « qu'en vrai » on a une famille, un métier, un médecin traitant, un poisson rouge...

Négociation de la place du chercheur

La présentation que le chercheur fait de lui-même et de ses objets de recherche ne suffit pas à lever toutes les indéterminations qui l'entourent. La relation d'enquête ne revêt pas un sens immédiatement clair et stable. Elle est une relation sociale extra-ordinaire qui ne se conforme pas d'évidence à un standard interactionnel. Pourtant, elle ne rompt pas avec toute expérience vécue. L'entretien peut, par exemple, être assimilé à un examen oral, un entretien thérapeutique, une interview journalistique, un interrogatoire policier ou un témoignage judiciaire par les enquêtés qui s'efforcent de rapprocher la situation d'enquête de situations pour lesquelles ils disposent de répertoires d'interactions (Fournier, 2006). Lors des premières rencontres avec les acteurs, le chercheur tente d'exposer au mieux les objets de sa recherche. Néanmoins, sa présence répétée sur le terrain implique un glissement de son identité qu'il ne peut maîtriser (Schinz, 2002). Petit à petit, le professionnel s'efface pour laisser place à la personne dont les caractéristiques « objectives » ou directement appréhendables (âge, genre et couleur de peau mais aussi vêtements, démarche, façons de faire et registre langagier qui témoignent de l'appartenance sociale) sont interprétées par les acteurs qui lui assignent donc une place.

Questions d'âge et de féminité ?

Ainsi, je me suis peu à peu retrouvée en position d'intervenante, avec des différences notables en fonction des contextes. Dans les structures fonctionnant avec des professionnels, je suis assimilée à une animatrice stagiaire ou à une aide-éducatrice (Cf. encadré). Dans les associations caritatives entièrement bénévoles, le manque de formation des intervenants et le

turn over important au sein des équipes m'ont petit à petit amenée à prendre des responsabilités parfois presque malgré moi. Je suis par exemple devenue « chef de soirée » au Samu Social. Chaque soir (une personne différente par jour de la semaine), le chef de soirée encadre l'équipe de bénévoles et assure la liaison avec le 115¹⁴. Ajouter à cela mes premières publications et je deviens « la sociologue », une « experte », statut qui m'oblige à jouer un rôle central peu compatible avec les recommandations méthodologiques classiques sur la neutralité du chercheur (qui doit éviter d'influer sur la situation) et peu confortable pour moi tant il s'éloigne de ma personnalité discrète ayant plus tendance à l'observation qu'à l'action.

Evolutions de mon statut sur un terrain particulier

L'un des terrains les plus importants de ma recherche est un restaurant social géré par la municipalité de Rennes qui sert des repas chauds à une population n'ayant pas ou peu de revenus et principalement sans domicile fixe. Au quotidien, une équipe composée de professionnels formés et d'intervenants extérieurs spécialisés, travaille sur la reconstruction des parcours à travers l'accès aux droits (minimas sociaux, sécurité sociale) et à la santé (bobologie, toxicomanies, psychiatrie).

Je suis arrivée dans cette structure en tant que stagiaire de la direction générale. J'y suis peu à peu devenue aide-animatrice¹⁵ en prenant part au quotidien. Enfin, ma participation à l'atelier « morphing »¹⁶ dont je suis peu à peu devenue la référente (ce qui me vaut le surnom de « Miss Morphing ») a, en me plaçant du côté des technologies, progressivement fait de moi la personne à qui on confie ses surprises, interrogations, fascinations, déceptions ou colères vis-à-vis des TIC ; ce qui est extrêmement riche d'un point de vue empirique. Aujourd'hui que je ne suis plus stagiaire de la Ville de Rennes mais salariée à l'université, je suis considérée comme une intervenante extérieure. Si on me reconnaît une certaine professionnalité, mon appartenance à la structure n'est plus assurée : je suis en «

¹⁴ Numéro d'urgence réservé aux SDF.

¹⁵ La formule « aide-animatrice » a vocation à marquer la différence entre la position occupée et celle de travailleur social institué.

¹⁶ Dans l'atelier morphing, nous avons proposé aux participants de mélanger deux photos (dont une les représentant) grâce à un logiciel gratuit (sqirlz morph), pour obtenir une animation vidéo dans laquelle la première photo se fond progressivement dans la seconde jusqu'à transformation complète.

partenariat », lequel doit être constamment négocié car ma présence n'est plus nécessairement acceptée en dehors des temps d'animation.

Si pour certains ces évolutions de positionnement constituent un biais méthodologique rédhibitoire, je crois au contraire qu'elles sont d'une grande richesse à condition, bien sûr, que les conditions d'interaction fassent l'objet d'une analyse au moins aussi rigoureuse que les données qu'elles produisent. C'est Georges Devereux (1980) qui, le premier, affirme que « *c'est le contre-transfert, plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale de toutes les sciences du comportement* ». En ce qui me concerne, la prise en compte de ma féminité est essentielle. En effet, « *être une femme pour enquêter sur un monde d'homme autorise l'enquêtrice à être rangée dans la catégorie de protégée ou de mascotte, avec une indulgence pour ses maladresses en même temps que des doutes sur sa capacité de compréhension* » (Fournier, 2006). Ainsi, ils me nomment régulièrement la « petite », « mignonne » ou la « belle ». Ces qualificatifs sont parfois précédés d'un pronom possessif. Cela ne correspond pas nécessairement à une marque d'affection. Lorsqu'ils m'appellent « ma puce », l'apprivoisement prend la forme d'une adoption qui vise à infantiliser pour rendre inoffensif. Parfois gênante, cette attitude ouvre aussi la voie à des dialogues et pistes de recherche inattendus.

2.1.5 Ecritures et restitutions

La pratique de l'écriture est une part importante du travail ethnographique. Au quotidien, le journal de terrain recueille les observations, parfois très descriptives et factuelles, parfois plus sensibles et subjectives. Ces observations ne deviennent des données que lorsqu'elles sont soigneusement consignées afin de pouvoir être mises en regard d'autres matériaux : textes officiels, extraits d'entretiens, articles de journaux, productions des enquêtés (écrits, images, photos, vidéos, dessins). Elles sont progressivement enrichies de premières réflexions exploratoires et tâtonnantes, d'éléments d'hypothèses, de commentaires sur les sources, de

notes de lecture qui sont autant de traces des opérations qui mènent au « produit fini ». Ainsi, le journal de terrain est l'élément qui permet aux pairs de discuter et d'objectiver le travail de l'ethnographe. Ce journal n'a pas vocation à être publié en l'état mais certains extraits, recontextualisés, peuvent venir en illustration de l'analyse.

Si l'écriture participe pleinement au processus de production des connaissances, le chercheur doit également écrire pour diffuser ses résultats, ce qui se révèle être un tout autre exercice. Il faut, avant tout, trouver les mots justes pour nommer « ces gens-là » (Soulet, 2011) sans mépris ni condescendance. Shirley Roy et Roch Hurtubise proposent d'« *investir la parole de l'autre* » (Roy et Hurtubise, 2011). C'est ce que j'ai décidé de faire lorsque j'ai utilisé le terme de « zonard » puisque c'est ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes. Toutefois, la réutilisation de certaines données pose toujours question car le chercheur, bien que n'avançant pas masqué, recueille des confidences qui sont plus adressées à la personne qu'au professionnel. L'anthropologue américaine Laura Nader nous met en garde. « *N'étudiez pas les pauvres et les sans-pouvoir : tout ce que vous direz sur eux pourra être retenu contre eux* » (Nader, 1972 repris par Bourgeois, 2001). J'ai attendu avec angoisse de voir l'accueil que les enquêtés réserveraient à mes premières publications... La manière dont je les présente n'allait-elle pas les blesser ? La relation de confiance établie au fil des mois a permis d'apaiser les premières réactions, excessivement remplies d'affects (positifs et/ou négatifs). Ces textes, en favorisant le dialogue, sont alors devenus un outil de travail au service de la relation d'aide et de la relation ethnographique.

L'écriture procède donc également d'un travail de restitution de la recherche aux acteurs, même si elle n'en est qu'une des formes. « *L'écriture anthropologique peut être un lieu de résistance* » (Bourgeois, 2001) et assume une forme de militance non pas dans le sens de la défense d'un groupe particulier mais de la réinscription de la recherche dans le champ social.

2.2 Déconstructions « technographiques »

Ainsi, comme vient de nous le décrire précisément Marianne Trainoir, l'anthropologue des usages effectue une plongée, une découverte des cultures numériques par l'observation descriptive de ses acteurs. Cette approche peut vraiment être qualifiée d'ethnographique. L'ethnographie, littéralement « description des peuples », est ici prise dans son sens le plus moderne de description des cultures. L'anthropologie des usages cherche à distinguer les cultures numériques c'est à dire ce qui soude les différents groupes sociaux dans leurs pratiques et leurs représentations des instruments technologiques.

2.2.1 Mimésis

Daniel Cefaï emprunte à Paul Ricœur la notion de « mimésis » pour pointer les trois temps d'une démarche ethnographique contemporaine qu'il qualifie « *d'engagement pragmatique* » (Cefaï, 2010). Dans le triptyque « temps et récit », Paul Ricœur (1983-1985) développe une critique du structuralisme qu'il considère comme stérilisant la dynamique perpétuelle du récit. Il propose alors trois mimésis récurrentes qui s'articulent en boucles mimétiques :

- Mimésis 1: la préconfiguration (le temps vécu)
- Mimésis 2: la configuration (le temps du récit)
- Mimésis 3 : la reconfiguration (le temps de la reconstruction)

Grâce aux « mimésis », Daniel Cefaï aborde la dimension littéraire de l'ethnographie sur un mode pragmatique. L'écriture ethnographique n'est ni « *pure fiction* », ni « *rhétorique textuelle* » mais récits des acteurs (mimésis 1). Le texte ethnographique s'appuie sur des observations, des comptes-rendus d'actions ou d'événements, des notes et des éprouvés qui, mis en forme, débouchent sur la réflexion et l'explication. Daniel Cefaï, considère que l'ethnographe témoigne d'environnements qui le dépassent et qui « *incorporent déjà leur propre intelligibilité* ». Pour lui, « *une des maximes les plus élémentaires de l'ethnographe est*

de s'oublier ». L'ethnographie pragmatique refuse l'opposition entre descriptions subjectives et actions objectives, et cherche à ressaisir « *la dimension incarnée, pratique et située des activités en train de se faire* ». C'est en vivant l'histoire en marche que s'enregistrent les observations, que se prennent les notes et que se rédige le texte ethnographique (mimèsis 2). Enfin, le pragmatisme consiste à prendre acte de la diffusion des textes ethnographiques en dehors du monde de la recherche par la restitution aux acteurs, par les rapports aux décideurs, par l'écho dans les médias (mimèsis 3). C'est donc aussi dans la cité que l'ethnographe s'engage.

2.2.2 Technographies

Nous proposons de qualifier de « technographies », nos ethnographies des usages du numérique. Les technographies n'évacuent pas les acteurs et leurs caractéristiques sociales et psychiques mais insistent sur les interactions avec les techno-imaginaires dans la description des parcours d'usage du numérique. Les technographies visent à ralentir la logorrhée technoïde pour prendre le temps de l'observation du parcours de l'utilisateur. Comme l'écrit Pierre Musso (2009), « *appréhender les TIC dans toute leur complexité nécessite de ne pas confondre ces trois vitesses : celle enivrante de l'innovation technique, la lenteur relative des usages des individus ou des groupes, et la quasi-stabilité des imaginaires et des mythes qui sont l'inconscient des sociétés* ». L'immersion ethnographique permet de figer un instant le mouvement permanent de l'innovation technologique et, par effet de contraste, de décrire des processus subtils concernant les pratiques et les usages du numérique recouverts par les strass du marketing. Dans ces technographies, qui n'ont véritablement de sens qu'au pluriel, l'anthropologie intervient comme système d'interprétation comparatiste socio-historique : femme vs¹⁷ homme, normopathe vs SDF, salarié vs demandeur d'emploi, adolescent vs adulte...

¹⁷ vs pour versus : mise en contraste, en dialectique

L'immersion technographique renouvelle la question méthodologique majeure de la distance du chercheur par rapport aux cultures abordées. La distance avec les cultures numériques est une question centrale : le chercheur doit absolument se poser la question de son rapport aux technologies lorsqu'il prétend les étudier. Il n'y a pas de recherche qui soit neutre par rapport à son objet. La recherche dévoile autant l'objet que les rapports du chercheur à ce dernier. Nier cela, c'est probablement faire éclater ce qui fonde un cadre épistémologique sérieux. Trop près des TIC, pris dedans, il n'est plus question de recherche mais de pratiques, pas forcément réflexives, et nous n'apportons rien de plus, ni à la connaissance, ni aux acteurs, ni aux politiques. Trop loin des TIC, les objets observés sont interprétés avec des référents tellement spéculatifs que le risque de résultats simplistes, trop globaux ou simplement décalés de la réalité est très grand, ridiculisant au passage toute la crédibilité de la recherche sur les usages qui n'a pas besoin de cela, face au puissant lobby des ingénieurs. C'est ce que nous décrivons par la métaphore des « fantômes technologiques » qui hantent nos interprétations. Dans l'invention de notre quotidien, pour reprendre le titre de Michel De Certeau, nous investissons les objets de manière singulière, ce qui laisse des traces mnésiques, kinésiques et psychiques. Le moins que nous puissions faire, en tant que chercheur en sciences humaines, c'est de les prendre en compte, de les regarder en face comme appartenant pleinement au dispositif d'interprétation.

3. Les trois pouvoirs relationnels des usages

3.1 Du cas au concept

L'anthropologie des usages nécessite un dispositif de distanciation et d'objectivation qui s'enrichit grandement lorsque le travail s'effectue en équipe. Si la lecture d'ouvrages et d'articles scientifiques contribue à étayer les conceptualisations qui poursuivent la mise en forme du matériel ethnographique (mimésis 2), c'est dans l'échange et la rencontre avec

d'autres chercheurs, témoins d'autres histoires technographiques, que se construisent les modèles d'interprétation et les nouveaux concepts. Au sein du GIS M@rsouin, ces pratiques collectives sont encouragées et le matériel ethnographique peut s'enrichir de données quantitatives, de vidéoscopies, d'entretiens plus classiques ou d'expérimentations psycho-ergonomiques. Les chercheurs échangent autour d'un objet commun de recherche mais surtout questionnent mutuellement leurs rapports intimes avec les populations observées et les technologies numériques utilisées. Les techno-imaginaires sont stables et la formation des usages est lente. Une équipe mélangeant chercheurs expérimentés et chercheurs débutants est donc un atout maître pour proposer des modèles solides. C'est par un travail collectif d'assemblages, de confrontations et de controverses que nous arrivons à transformer la singularité casuistique des technographies en conceptualisation holistique de l'anthropologie des usages.

Au début des années 1980, Michel de Certeau nous proposait de considérer la consommation comme une démarche singulière de « *braconnage* » des accès, des règles et des usages des biens matériels et immatériels. A sa suite Jacques Perriault, qui commence à observer les technologies numériques, nous prévient que « *la relation d'usage est un composé complexe d'instrumentalité et de symbolique* » (Perriault, 1989). Il y a 20 ans, Pascal Plantard a eu l'intuition du potentiel relationnel des usages du numérique et des techno-imaginaires en analysant des dispositifs technologiques destinés à des publics marginaux (Plantard, 1992). Cinq ans après, Serge Tisseron proposait de dépasser l'analyse des images, alors prisonnières de leurs contenus, en s'intéressant aux relations que nous entretenons avec elles. Il propose alors les trois pouvoirs des images : l'enveloppement, la transformation et la signification (Tisseron, 1997). Depuis 2002, au sein de M@rsouin, nous observons les usages de ceux qu'on ne regarde pas lorsqu'on évoque les TIC : les non-utilisateurs, les habitants des quartiers suburbains, les enfants, adolescents ou étudiants décrocheurs, les demandeurs d'emplois, les

personnes en errance... tout en restant attentif aux évolutions des cultures numériques (web 2.0, réseaux sociaux numériques, internet mobile, web des objets). Dans la métabolisation du travail de recherche collectif, ce que démontre l'analyse transversale de notre matériel empirique, c'est que les représentations sociales des usages du numérique leur confèrent trois pouvoirs.

3.2 Le pouvoir de renforcement

« Pour ou contre Facebook ? » Combien de sites, de blogs et même de pages Facebook, combien de sondages, de réunions de parents, de conversations entre lycéens reprennent cette question ? Comme d'autres dispositifs sociotechniques avant lui, le plus grand des réseaux sociaux numériques ne laisse pas indifférent.

Facebook annonce, sur le blog de son fondateur Mark Zuckerberg, plus de 500 millions de membres en juillet 2010. 500 millions d'amis potentiels, c'est 499 999 850 de plus que la taille maximale d'un réseau de confiance et de communication humaine, en référence au « nombre de Dunbar » soit 148 personnes (Dunbar, 1998). Les « amis » Facebook ne sont pas tous de vrais amis mais des amis virtuels, potentiels, rêvés, fantasmés... qui ne peuvent laisser insensibles ceux qui ont un compte et laissent plus que perplexes ceux qui n'en ont pas. Le philosophe Bernard Stiegler¹⁸ considère que Facebook agit comme un « pharmakon » : il est à la fois le poison et le remède des difficultés relationnelles contemporaines. En rendant automatique la relation d'amitié, il contribue à la misère symbolique des personnes. Les émotions et attitudes que nous avons vis-à-vis de Facebook sont une très bonne illustration du pouvoir de renforcement. Les techno-imaginaires nous présentent des fétiches (des objets supports de croyances) à manipuler comme l'ordinateur, la tablette tactile ou le téléphone portable. Ils nous présentent aussi des environnements numériques – des espaces

¹⁸ Cf. *500 millions d'amis - pharmacologie de l'amitié* [archive], podcast de la conférence de Bernard Stiegler du 24 septembre 2010 sur le site de l'association Ars Industrialis [en ligne] <http://arsindustrialis.org/node/3505>

sociotechniques – à habiter comme les réseaux. En présence de ces éléments tangibles des cultures numériques, véritables « deus ex machina »¹⁹, composés d'instrumentalité et de symbolique, chacun renforce ses comportements de confiance ou de défiance vis-à-vis du numérique.

3.3 Le pouvoir de dévoilement : la technologie comme miroir

Contrairement à ce qu'on a beaucoup entendu dans les années 1980, la technologie n'est pas neutre. « *La technique, c'est la manière qu'ont les humains de se cacher dans ce qu'ils font et de s'y révéler aussi de temps à autre [...] La technique relève d'un stade du miroir généralisé dans lequel on éprouve son rapport à l'être* » (Sibony, 1989). Les pratiques numériques provoquent toujours des interactions corporelles, cognitives et affectives. C'est ce que commence à démontrer la psycho-ergonomie lorsqu'elle met en avant la notion de plaisir (ou déplaisir) d'usage. Ces pratiques déclenchent des émotions qui échappent quelquefois à toute rationalisation et peuvent révéler des questions existentielles très lourdes. C'est ce que Pascal Plantard a observé en 1992, en découvrant, lors d'un atelier informatique destiné à des personnes bénéficiaires du RMI, les traumatismes de viols répétés pendant l'enfance chez un jeune homme bien mal dans sa peau. C'est aussi sur ces lourdes questions de violence, de genre et de filiation qu'a débouché l'atelier « morphing » de Marianne Trainoir avec les personnes en errance. Dans un contexte d'accompagnement, ouvert et chaleureux, les pratiques du numérique saturées d'affects dévoilent les questions que la personne en souffrance peine à formuler. La technologie est un miroir, « miroir aux alouettes » légères qui permet de sortir du reflet gris et morne d'une non-vie où les plus fragiles s'enterrent vivant.

3.4 Le pouvoir de lien : des tribus et des normes

¹⁹ Deus ex machina est une locution latine signifiant « Dieu issu de la machine ». Dans le théâtre antique, elle désignait les dispositifs mécaniques et pyrotechniques théâtralisant l'entrée d'une divinité venue sauver le héros ou trancher une situation inextricable.

Les techno-imaginaires sont portés par des groupes sociaux spécifiques dont les modes de vie et les valeurs incarnent et réactualisent régulièrement les grandes mythologies numériques. Ils forment des tribus « techno » qui ne sont pas réductibles à la figure de l'ingénieur. En fonction des époques, ils se nomment hackers, nerds, cyberpunk, no-life ou geeks et forment l'avant-garde des cultures numériques. Ce fonctionnement en tribu est une caractéristique globale des cultures numériques. Ces tribus technoïdes fonctionnent comme les « *outsiders* » décrits par le sociologue américain Howard Becker (1985). Elles sont autant le signe que les prémisses d'une nouvelle culture, d'abord déviante puis de moins en moins. Les systèmes sociotechniques contemporains confient aux usages du numérique la construction de normes très puissantes à base d'instruments technologiques et de modes de vie associés. Le minitel, l'internet bas débit, le web, le haut débit, le web 2.0 et aujourd'hui l'internet mobile sont autant des technologies que des périodes de l'histoire où l'organisation de l'accès à l'information va transformer les espaces privés et professionnels. En reprenant l'expression de Becker, on peut se demander qui sont les « *entrepreneurs de morale* » des cultures numériques ? Le numérique n'est pas souvent considéré comme un ensemble de cultures ayant des conséquences sociétales fondamentales mais plutôt comme une offre de produits et de services technologiques servant de levier au développement économique. Cela explique l'extrême difficulté du politique à prendre en compte l'intérêt commun dans ce domaine. Les lobbies d'ingénieurs et d'entrepreneurs, « experts » prennent alors le relais sans véritable contrôle démocratique. A ce titre l'ascension de la fortune Bill Gates et de Microsoft²⁰ vers le plus haut sommet du monde est assez exemplaire. L'histoire commence à l'invention du micro-ordinateur au début des années 1980 lorsqu'IBM sort son PC. Les PC doivent être compatibles avec... les PC et c'est Microsoft qui s'en charge. Jusqu'au milieu des années 1990, le monde informatique allait se

²⁰ Cf. Di Cosmo R. et Nora D., (1998), *Le Hold-up planétaire : la face cachée de Microsoft*, Calmann-Lévy

séparer en deux mondes : les « PC » ultra-majoritaires et les « Macs » ultra-minoritaires²¹. « *Ce qui a débuté comme une campagne pour convaincre le monde de la nécessité morale d'une nouvelle norme devient finalement une organisation destinée à faire respecter celle-ci* » (Becker, 1985). Notre profond désir identitaire d'être intégré dans un groupe trouve dans les cultures numériques de nouvelles tribus, de nouveaux territoires à explorer. En 2011, c'est la tribu des « iPhonisés » qui construit la norme de l'internet mobile.

4. Conclusion

Si les techno-imaginaires proposent les éléments symboliques des représentations sociales des cultures numériques, celles-ci sont constituées d'images hybrides qui font qu'à la fois chacun reconnaît l'instrument technologique et en joue avec un style unique, composition subtile et personnelle des trois pouvoirs de l'usage : renforcement, dévoilement et lien. L'usage est norme sociale. Il est collectif. Mais pour chacun, l'usage est aussi un parcours individuel. Dans ce passage de la pratique singulière à la norme sociétale, il est toujours salutaire de se souvenir du processus actif qui est au cœur de l'usage : le braconnage. La lecture de « surveiller et punir » (Foucault, 1975) a été importante pour Michel De Certeau. Il s'en inspire pour concevoir le pouvoir dans une dialectique verticale (l'état) / horizontale (l'organisation sociale). Il pense que les pratiques de consommation « *posent des questions analogues et contraires à celles que traitait le livre de Foucault : analogues, puisqu'il s'agit de distinguer les opérations quasi microbiennes qui prolifèrent à l'intérieur des structures technocratiques et en détournent le fonctionnement par une multitude de « tactiques » articulées sur les « détails » du quotidien ; contraires, puisqu'il ne s'agit plus de préciser comment la violence de l'ordre se mue en technologie disciplinaire, mais d'exhumer les formes subreptices que prend la créativité dispersée, tactique et bricoleuse des groupes ou des individus pris désormais dans les filets de*

²¹ En 2000, 93 % des ordinateurs vendus dans le monde avaient MS Windows comme seul système d'exploitation.

la « surveillance ». Ces procédures et ruses de consommateurs composent, à la limite, le « réseau d'une anti-discipline » (De Certeau, 2002). Les usages du numérique et leurs trois pouvoirs sont un l'écho digital du « murmure des sociétés » : murmure émancipateur qui construit, dans le creuset des pratiques intimes des technologies, un formidable réseau de résistance aux velléités de domination. C'est ce murmure numérique, à la fois léger comme la brise et fort comme la vague, que l'on perçoit sur les réseaux sociaux numériques et dans les rues de Tunis ou du Caire. C'est ce murmure, constructeur discret des civilisations, qui forme le principal objet de recherche de l'anthropologie des usages et qu'il faut arriver à percevoir, dans le brouhaha techno-médiatique, par l'écoute sensible de l'ethnographie.

Bibliographie

Anderson B., (2004), « Passing by, Passing Through and Dropping Out », *Chimera Working Paper*, n° 2004-06, Colchester, University of Essex

Akrich M., Callon M. et Latour B., (2006), « Le grand Léviathan s'appriivoise-t-il ? », *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Presse des Mines

Althabe G., (1990), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *L'incroyable et ses preuves*, Terrains n°14 mars 1990, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme, pp.126-131 [en ligne]

<http://terrain.revues.org/2976>

Balandier G., (1986), « Un regard sur la société de communication », *Actes du colloque du CNCA*, Paris, Centre Georges Pompidou

Becker H. S., (1985), *Outsiders, études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié

Bourgeois P., (2001) *En quête de respect. Le crack à New-York*, Paris, Seuil

Cefaï D., (2010), *L'engagement ethnographique*, Paris, Editions de l'EHESS

Davis F.D., (1989), « Perceived usefulness, perceived ease of use, and user acceptance of information technology », *MIS Quarterly* 13(3), pp.319-340

De Certeau M., (2002), *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard

Devereux G., (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion

Dunbar R., (1998), « Theory of mind and evolution of language », *Approaches to the evolution of language*, Cambridge, Cambridge University Press

Elias N., (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket-Agora

Foucault, M. (1975) *surveiller et punir*, Paris, Gallimard

Fournier P., (2006), « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur », *Ethnographiques*, n°11 octobre 2006 [en ligne]

<http://www.ethnographiques.org/IMG/pdf/ArFournier.pdf>

Goffman E., (1968), *Asiles, études sur les conditions sociales des malades mentaux*, Paris, Editions de Minuit

Goffman E., (1975), *Stigmate, les usages sociaux du handicap*, Paris, Editions de Minuit

Granjon F. et Denouël J., (2011), *Communiquer à l'ère numérique, regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines

Greimas A.J. et Courtés J., (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université

Jauréguiberry F., (2006), « De la déconnexion aux TIC comme forme de résistance à l'urgence », *Communication et organisation*, n° 29, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 195-203

Musso P., (2009), « Usages et imaginaires des TIC : la fiction des frictions », *L'évolution des cultures numériques, de la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, Fyp Editions

Olivier de Sardan J-P., (1995) « La politique du terrain, sur la production des données en anthropologie », *Les terrains de l'enquête*, n°1, Marseille, Editions Parenthèses, pp.71-109 [en ligne]

<http://enquete.revues.org/document263.html>

Perriault J., (1989), *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion

Plantard P., (1992), *Approche clinique de l'informatique*, thèse de doctorat en sciences de l'éducation sd. Monique Linard, Université Paris X Nanterre [en ligne]

http://edutice.archives-ouvertes.fr/edutice-00001443_v1/

Plantard P., (2011), *Pour en finir avec la fracture numérique*, Limoges, Fyp Editions

Plantard P. et Trainoir M., (2011), « Stigmatic, errances et technologies », *Recherches sur la société du numérique et ses usages*, Paris, l'Harmattan, pp.17-33

Prolongeau H., (1993), *Sans domicile fixe*, Paris, Hachette

Ribert-Van de Weerd C., (2003), « Intérêts et difficultés de l'analyse des émotions en psycho-ergonomie », *Psychologie française*, vol. 48, n° 2, pp.9-16

Ricœur P., (1983-1985), *Temps et récit*, Tome 1 : *L'intrigue et le récit historique*, Tome 2 : *La configuration dans le récit de fiction*, Tome 3 : *Le temps raconté*, Paris, Seuil

Roy S. et Hurtubise R., (2011), « Pour raconter l'exclusion : investir la parole de l'autre », *Ces gens-là, les sciences sociales face au peuple*, Fribourg, Academic Press Fribourg, pp.141-159

Saint-Exupéry A., (1943), *Le petit prince*, Paris, Gallimard

Schinz O., (2002), « Pourquoi les ethnologues s'établissent en enfer ? Maîtrise de soi, maîtrise de son terrain », *Ethnographiques*, n°1 avril 2002 [en ligne]

<http://www.ethnographiques.org/2002/Schinz>

Sibony D., (1989), *Entre Dire et Faire*, Paris, Grasset

Soule B., (2007), « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, vol.27/1, Association pour la recherche qualitative, pp.127-140 [en ligne]

[http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero27\(1\)/soule.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero27(1)/soule.pdf)

Soulet M.-H., (2011), « Dire le peuple. Les déchirures des sciences sociales », *Ces gens-là, les sciences sociales face au peuple*, Fribourg, Academic Press Fribourg

Tisseron S. (1997), *Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel*, Paris, Dunod

Turkle S., (2011), *Alone together: why we expect more from technology and less from each other*, New-York, Basic Books

Zeneidi-Henry D., (2002) *Les SDF et la ville, géographie du savoir survivre*, Paris : Bréal